

de huit cent mille francs, je vous les porterai demain matin.

Et il serra le bras de M. de Valsèrres, ajoutant :

—Surtout, pas un mot à votre gendre ce soir; je me charge de tout.

## XX

M. Léon de Courtenay s'était improvisé en quelques heures le *deus ex machina* du moment.

Lui seul tenait tous les fils de l'intrigue ou, pour mieux dire, le secret de chacun.

Ainsi, il savait l'histoire du serment fait à l'oncle mourant, et M. de Valsèrres et sa fille ignoraient cette histoire.

Il savait aussi que le banquier était ruiné, et Pauline l'ignorait encore, ou plutôt ne se doutait pas de l'immensité du désastre.

Enfin, il venait d'apprendre que si le banquier n'avait pas huit cent mille francs le lendemain, il serait obligé de suspendre ses paiements.

Mais il avait eu soin de demander sa parole à chacun, et de cette façon il demeurait le maître de la situation.

En effet, Paul n'avait pas dit un mot de la promesse faite à son oncle de restituer la fortune qui lui arrivait, et le banquier, engagé avec M. de Courtenay, se garda bien d'apprendre à son futur gendre qu'il avait besoin de huit cent mille francs le lendemain.

En conduisant ainsi les choses, M. de Courtenay, comme on le verra, avait un plan combiné d'avance et parfaitement sage.

Paul s'en alla donc, ce soir-là, le cœur plein d'amour, à moitié gris de bonheur, oubliant les sombres rêveries de la journée, et tout entier dominé par la gaieté insouciance et la philosophie de belle humeur de son ami Léon.

Celui-ci l'accompagnait.

Il pouvait être dix heures et demie du soir, et ils s'en allaient bras dessus, bras dessous, dans les chemins de verdure de cet Auteuil mystérieux que nous avons déjà décrit.

De nouveau, ils passèrent auprès de la maisonnette de Simon.

Cette fois, il n'y avait plus de lumière et l'humble pignon était baigné des rayons de la lune.

—C'est là, dit Paul.

—Là qu'est le jettator ?

—Oui.

Ils regardèrent par dessus la haie; porte, croisée, tout était clos.

La poitrinaire et son père dormaient sans doute tous deux.

—Je reviendrai demain, dit Paul, et j'amènerai un médecin.

—Demain, mon bon ami, dit M. de Courtenay, tu auras bien des choses à faire.

—Plait-il ?

—Oh ! je te dirai ça quand nous serons chez toi.

—Pourquoi pas de suite.

—Tu es drôle, fit Léon en riant; en vérité, tu ne sais pas attendre.

La voiture de M. de Courtenay était revenue le chercher et elle attendait au coin de la rue de la Croix et de celle de la Fontaine.

Nous allons chez toi, dit M. de Courtenay.

—Ce soir ?

—Oui.

—Mais pourquoi ?

—Parce que je veux causer sérieusement avec toi.

Paul Morgan fronça quelque peu le sourcil et le souvenir de son oncle traversa son esprit; mais en même temps l'image de Pauline monta de son cœur à son cerveau.

Le fantôme de l'oncle mort disparut.

Pendant le trajet, M. de Courtenay parla de Pauline avec enthousiasme.

Elle était belle, bonne, aimante, spirituelle. Fallait-il que la Providence fût assez cruelle pour ruiner le père, juste au moment où cent mille livres de rente paraissaient un cadre indis pensable à ce pastel ravissant !

Et fallait-il aussi que cet oncle solognot eût, avant de mourir, retrouvé de vieux papiers dans un vieux tiroir !

Il disait tout cela, passant de l'émotion au persiflage; et de temps en temps Paul lui disait d'une voix rauque :

—Mais tais-toi donc, tu me fais mourir !...

M. de Courtenay avait un dernier argument à faire valoir, mais il le gardait comme un auteur dramatique ménage sa situation la plus émouvante pour le quatrième acte.

Enfin, ils arrivèrent rue du Helder.

Alors M. de Courtenay renvoya sa voiture et il dit à Paul : —Enfermons-nous dans ton cabinet. Nous en avons pour une heure.

—Mais que peux-tu donc avoir à me dire que tu ne m'aies déjà dit ? fit le baron.

—Tu verras...

Ils montèrent.

—Antoine, dit le baron à son vieux valet, tu peux aller te coucher.

Le baron était un homme de loisirs, et on ne s'en fût guère douté, cependant, à voir la table qui se trouvait au milieu de cette pièce qu'il appelait son cabinet.

Livres, journaux, lettres décahées étaient entassées pêle-mêle sur un tapis qui la recouvrait.

Au milieu il y avait un plat en faïence italienne du seizième siècle dans lequel Paul Morgan jetait les lettres auxquelles il avait à répondre.

Au milieu de ces lettres, une enveloppe grise attira l'attention de M. de Courtenay.

—Eh ! mais, dit-il, c'est la fameuse lettre de l'oncle.

—Oui.

—Tu l'as placée là sans doute, pour te remémorer à toute heure ce que tu appelles ton devoir ? ricana M. de Courtenay.

—Non, dit Paul Morgan, je l'avais dans ma poche; je l'ai mise là, et chaque fois que j'étends la main vers elle pour la prendre et la serrer, il me semble qu'elle va me brûler les doigts, et je retire vivement les mains.

—Encore sept jours, dit M. de Courtenay en riant.

—Oh ! depuis ce matin, j'ai des envies de l'ouvrir qui me tourmentent, reprit le baron.

—Puisque tu as promis à ton oncle de lui obéir, obéis-lui donc en tout et attends l'expiration du délai.

Paul inclina la tête en signe d'adhésion.

—Mais, à ta place, continua M. de Courtenay, je l'ôtterais de là...

—A quoi bon ? fit le baron.

Puis regardant son ami :

—Voyons maintenant ce que tu as à me dire.

—J'y suis, mais auparavant laisse-moi faire une cigarette.

Le baron avait posé au milieu de la table une lampe à abat-jour, de telle sorte que sa figure et celle de son ami demeureraient, ainsi que le reste de la pièce, dans une pénombre assez mystérieuse.

M. de Courtenay s'étant accoudé sur la table, tandis que Paul était à une certaine distance, assis à califourchon sur sa fumeuse.

Léon de Courtenay tira de sa poche un petit étui en cuir de Russie, y prit une feuille de papier, une pincée de tabac, roula une cigarette, l'alluma avec une petite bougie, et dit, en tournant le dos à la table chargée de papiers :

—Ton oncle n'a pas laissé trois millions en terre, je suppose ?

—Non, répondit Paul, j'ai même reçu un mot de son notaire, qui me demande quel emploi il doit faire d'une somme de onze cent mille francs qu'il a en caisse.

—Et ce notaire est à Paris ?

—Rue de la Chaussée-d'Antin.

—Parfait !

—Que veux-tu dire ?

—Que ton beau-père est sauvé.

—Plait-il ?

—Ton beau-père va suspendre ses paiements demain s'il n'a pas huit cent mille francs. Mais puisque tu les as...

Le baron Paul Morgan se leva tout effaré.